Wajcman

L'interdit

roman

NOUS

L'interdit

06/15

-1JUIL.02-000077

Du même auteur

Voix-le face à la chute des sons nus
Argo, 1979

Le Maître et l'Hystérique
Navarin/Le Seuil, 1982

Le Jeu du Narcisse
Solin, 1994

Nature de vase à la morte de Chine
Dumerchez, 1997

L'objet du siècle
Verdier, 1998

Collection
suivi de
L'avarice
Nous, 1999

Arrivée, départ
Nous, 2002

38837035

Gérard Wajcman

L'interdit

NOUS

D4
2002-133791

DL-01 07 2002 29327

Publié avec le concours
du Conseil Régional, de la Direction Régionale des Affaires Culturelles
et du Centre Régional des Lettres de Basse-Normandie

Première édition : Denoël, 1986

© Nous, 2002
4 chemin de Fleury
14000 Caen

BnF
L&A

à Dominique Gilbert Laporte

Alors du noir orage qu'il nous semble avoir traversé (mais nous ne disons même pas nous), nous sortons gisants, sans pensées, un « nous » qui serait sans contenu. Quel coup de marteau l'être ou la chose qui est là a-t-elle reçu pour tout ignorer ?

Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*

(1) Dans une lettre : « Je me demande si tu sauras retrouver celui que tu as connu. Je ne suis plus en mesure de juger s'il me ressemble. Maintenant que je peux embrasser d'un seul regard ma situation d'avant, je vois bien qu'il y a eu des changements, que

---

l'état où je suis ne fut pas de toujours. Je devrais en retirer l'espoir qu'un nouveau changement est possible mais ce n'est pas la peine. Pendant un temps votre vie peut sembler entravée et on s'interroge sur ce qui, subitement, à certains moments dont on ne voit pas ce qui les relie, vient empêcher qu'on réalise ce qu'on avait voulu ou oblige à se conduire d'une façon qui paraît à nous-même déraisonnable ou absurde; puis ces gênes qui n'étaient que passagères deviennent plus fréquentes, plus profondes, plus longues, leur étrangeté semble alors si familière que ce sont les instants de répit, les rémissions qui surprennent et nous paraissent incompréhensibles. J'ai connu cela. Si à présent quelque chose a changé, c'est que j'ai consenti à ne rien attendre [ ] À tous ces gens je n'ai jamais parlé qu'en passant. À toi seulement j'ai vraiment parlé. Entre beaucoup d'autres choses, tu étais aussi pour moi une fenêtre à travers laquelle je pouvais regarder les rues. Te souviens-tu de ça ? Disons alors que je jette tout cela par cette fenêtre. *Tutto a te* [date et signature manquent]. »

(2) Les quatre notations qui suivent la première semblent être le point de départ d'un même récit, mais il les a séparées par un trait.

(3) *Passage interpolé.* Il lui fut, au contraire, impossible de répondre. Certes, jusqu'à ce moment, il lui parlait, mais jamais de lui. Il lui disait ce qu'elle avait envie d'entendre. Le plaisir qu'il lui donnait lui tenait lieu de raison, rendant absurde l'idée même de

l'interroger. Elle n'y songeait simplement pas, se tenant dans cette immobilité faite à la fois de satisfaction somnolente, d'envie inerte de l'accroître et de vigilance à écarter ce qui risquait de l'entamer. Toute tension eût menacé cet état de flottaison, aussi gardait-elle l'esprit désert, considérant son amant avec la confiance qu'on manifeste d'emblée à certaines personnes autant parce qu'elles l'ont inspirée que par peur, si on ne leur accordait pas pleinement, de leur donner un motif pour retenir ce qu'on attend d'elles. Au jeu de la parole, c'est son corps qu'il avait séduit, obnubilant chez elle toute pensée qui ne s'y rapportait pas. Il nourrissait cet égoïsme avec une étrange rigueur. Si dans le récit de ces journées cela paraît un moyen pour la séduire, il en soustrait une conséquence pourtant cruciale; trop attentive à son propre plaisir, parce qu'il dépendait en somme de son bon vouloir, elle ne cherchait pas à en savoir plus sur son compte. Il n'avait agi que dans ce but, afin d'éviter cette question.

(4) *Lui* manque.

(5) Ce qui est très improbable car durant ces jours il ne l'a pas quittée, ne lui laissant aucun temps vacant. Il s'agissait pour lui moins de convaincre que de l'aveugler; il ne cherchait pas à être cru. Il fallait même ne pas lui donner l'occasion de se poser un tel

problème. Pour qu'elle n'ait pas à lui réclamer des preuves il ne s'éloignait d'elle à aucun moment, il lui donnait sa présence, constante, attouchante, acquérant ainsi une certaine transparence qui, paradoxalement, le préservait. Il se livrait tout entier, sans repli, sans ombres, évident, comme s'il avait misé sur cette facilité des femmes à déchiffrer les pensées d'un homme pour y trouver son plus sûr refuge. Il lui apparaissait sans mystère; et il suffisait d'un regard pour qu'elle soit assurée. Il n'y avait rien à dire de plus. Jour après jour, elle semblait dériver au gré d'une satisfaction d'enfant, sans yeux ni oreilles, si parfaitement contente que, avait-elle dit, elle en oubliait de rêver. La maisonnée elle-même paraissait engourdie, gardant autour du couple un silence que les regards et les sourires échangés assuraient complice et protecteur. On comprend mieux ainsi que l'annonce de son départ ait laissé tout le monde stupéfait.

(6) On ne peut dire qu'il ait ainsi forcé une fausse interprétation; il se sera comporté de façon qu'elle n'ait pas à prêter une signification à l'inlassable prévenance dont il faisait preuve, sinon celle, évidente, d'un attachement amoureux que rien ne venait démentir. Il l'empêchait ainsi de songer à lui; chaque geste, chaque mot lui étaient une façon de se préserver, de se mettre hors de portée de toute question. Il savait cependant cette situation provisoire; qu'il ne faisait qu'en différer le moment mais qu'à une certaine heure, fatalement, elle prendrait ce ton plus pressant et plus grave qu'il redoutait; et qu'il ne pouvait s'y dérober. En agissant de la façon qu'il rapporte, il cherchait seulement à se donner l'illusion d'une emprise sur ce qui adviendrait et pouvait nourrir ainsi l'espoir de retarder, repousser l'échéance, et même s'imaginer que ce serait indéfiniment. Mais cela ne pouvait aller jusqu'à croire que rien n'aurait jamais lieu, que réellement elle oublierait. À un moment ou à un autre, parce qu'il n'aurait plus la force ou parce que c'est elle qui ouvrirait les yeux, cette question devait surgir qui le mettrait en péril. Il y avait l'issue de partir. Il y songeait, tout en sachant qu'il ne ferait ainsi que précipiter le cours des choses et non les éviter. Mais au moins serait-ce en ayant choisi l'instant. Les faits lui ont donné tort. En même temps que la peur, la certitude que cela arriverait entretenait pourtant sa vigilance. Il savait ce qu'il redoutait et s'y opposait de toutes ses forces. Avec désespoir, parce qu'il savait aussi que ce qu'il pourrait faire ne servirait à rien; que ce n'était qu'une question de temps.

(7) Il garde ainsi délibérément le silence sur la réaction de ses amis. Elle eut pourtant une certaine importance, peut-être décisive pour comprendre ce qui s'est réellement passé. Car si, plus tard, ils lui tinrent en effet surtout rigueur de sa conduite vis-à-vis d'elle, ils se sentirent, dès qu'il annonça brutalement son départ

au dîner, personnellement giflés. Outre la surprise d'apprendre la séparation, violente, du couple, c'est la communion du petit groupe qui était rompue. Et cela sans même lui donner le moyen de se ressouder immédiatement dans la compassion, autour de quelque motif grave et impérieux qui aurait nécessité ce départ. C'est que pour eux comme pour elle, malgré ce qu'il prétend, il s'en tint à cela seulement : « Je prends le train de sept heures pour Paris. » Pendant un temps, son refus d'en dire plus et son air sombre leur firent soupçonner un événement intime et très douloureux, sans doute familial. Ils ne savaient pas trop quelle attitude prendre. Mais comme cela durait, qu'il demeurait silencieux dans un coin de la pièce, et qu'à leurs sollicitations amicales de parler ne répondaient que des signes d'une irritation grandissante, ils se trouvèrent partagés entre l'obligation de respecter son silence et l'envie de connaître une cause qu'ils ne parvenaient plus à imaginer; car il écartait toutes les suppositions, disant : « Mais non, ce n'est pas ça. » Comme sa maîtresse se montrait au moins aussi désemparée qu'eux, aussi surprise et interloquée, ils en vinrent secrètement à suspecter un motif inavouable, du moins dans ces circonstances.

(8) Certains, trop heureux de leur découverte pour penser à le blâmer à cause de ce qu'elle signifiait, songèrent à lui adresser un signe discret de connivence marquant qu'ils avaient compris et garderaient le secret. Mais ils jugèrent préférable en fin de compte

de s'abstenir car si ce qu'ils imaginaient était fondé il valait mieux ne pas s'en montrer complices; et dans le cas contraire, ils risqueraient de paraître ridicules et peut-être blessants. Il reste que, même s'ils avaient raison, son silence demeurait inexplicable. Quitte à ne les mettre que plus tard dans la confidence, il aurait dû se forger un motif, une excuse crédible, coupant ainsi court au malaise et désarmant les soupçons. Un mensonge aurait semblé préférable à ce silence. Leur pensée prit alors un autre cours; au lieu que son refus de s'expliquer les conduise à douter, ils conçurent que son silence valait en lui-même un aveu, sinon d'une trahison qu'ils ne pouvaient établir, du moins d'une âme moins belle qu'on ne l'avait crue. Son silence prenait soudain le sens d'une violence qu'on leur faisait. Ils s'arrêtèrent sur cette opinion qui avait sur toute autre le mérite considérable de donner à son départ un sens plus acceptable du point de vue de leur amour-propre. Car s'il les avait déroutés, ne sachant s'il fallait simplement le regretter ou bien le considérer comme un affront, ils pouvaient maintenant le convaincre lui d'une faute positive et certaine qui permettait d'envisager ce départ non plus comme un

fait à subir mais presque comme une mesure qu'ils auraient décidée, un châtiment qu'ils lui appliquaient. Et cela non pas en raison d'un aveu déplaisant, mais pour l'insulte qui consistait à l'avoir délibérément retenu. On trouvait donc ainsi plus de raisons de se féliciter de ce départ que de s'en plaindre. Ne pouvant si facilement renoncer à l'autorité dont il se croyait investi, ou pour la faire sentir d'autant plus pesamment qu'il en avait été dessaisi pendant un moment, le groupe se précipitait, comme parfois dans les ruptures sentimentales, pour crier haut que c'est lui et non l'autre qui avait voulu le premier cette séparation; ainsi on ne perdait rien, il n'y avait rien à regretter, on se défaisait de quelqu'un qui avait fini de plaire. Lui-même pourtant n'avait rien fait qui puisse donner prise à cet affrontement; il semblait stupéfait. On le jugeait et il ne savait contre quoi se défendre. Mais à la vérité, ça lui était assez égal de perdre la face de cette façon et, même, les efforts que faisaient certains pour bien lui faire comprendre qu'ils jugeaient l'incident réglé, leur ton ou ces regards qui voulaient dire : « bon débarras », tout cela lui faisait plutôt plaisir.

(9) Difficile de parler avec raison d'un acte. En partant il ne commettait rien. C'était au contraire quelque chose à quoi il se soumettait, qu'il n'avait ni voulu ni décidé vraiment. C'était un fait à subir. Quelque chose qui prenait la place des paroles qu'il n'avait pas su dire, ou plutôt qui venait à la place de son silence. On pourrait même dire que son départ venait à la place d'un acte réel, celui qu'il n'avait pas eu la force ou la lâcheté d'accomplir. Il regardait passivement ce qui lui arrivait. Ce départ ne changeait rien. Il dit plus tard s'être reconnu dans cet « acte silencieux », dans le « silence et [la] faiblesse de celui qui ne pouvait dire ni accomplir rien, pas même fuir, pas même avouer sa faiblesse mais seulement s'absenter. »

(10) Sans doute parce qu'il avait perçu des signes qui l'annonçaient.

(11) C'est à cette remarque que se rapportent les craintes exprimées.

(12) L'épisode est certainement controuvé. La discussion qu'il rapporte n'eut pas lieu cette nuit-là — si jamais elle eut lieu

—, qu'il passa pour l'essentiel dans un café sur le port. Il imaginait qu'on s'employait à la consoler par des paroles convenues et se disait à lui-même les mots blessants qu'on devait déverser sur son compte. Il ne se trompait guère, à ceci près toutefois qu'elle ne se joignit pas au concert. En réalité, elle n'avait pas envie d'entendre ça; consentir à leur sévérité aurait signifié renoncer à tout espoir, quand elle était prête à se raccrocher à la moindre excuse pour pouvoir tout effacer et lui pardonner. Elle ne pouvait cependant leur demander de se taire tant leur acharnement lui semblait dédié comme la preuve ostensible de leur affection. Alors elle tournait brusquement la tête pour refuser d'entendre, se levait pour sortir mais se rasseyait à l'autre bout de la pièce, interrompait celui qui parlait pour lui demander un verre de vin. Aucun d'entre eux pourtant ne paraissait remarquer sa gêne ou en comprendre la raison véritable. Peut-être n'en tenaient-ils pas compte volontairement, dans l'idée qu'il valait mieux forcer son hostilité plutôt que d'entretenir par des consolations la tristesse et l'ennui. Mais plus certainement ils demeuraient aveugles, par trop de sincérité. Car autant qu'à elle, c'est à eux-mêmes qu'ils cherchaient à faire oublier un chagrin. Dans leur idée, leur hargne ne faisait